

Monstrueux

His House de Remi Weekes

Orian Dorais

Volume 39, Number 2, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, O. (2021). Review of [Monstrueux / *His House* de Remi Weekes]. *Ciné-Bulles*, 39(2), 48–48.



His House

de Remi Weekes

Monstrueux

ORIAN DORAIS

Chaque année, depuis une décennie, sort un film d'épouvante indépendant anglo-saxon qui se démarque par l'inventivité de son scénario et de son approche renouvelée du genre horrifique. Parmi ces inclassables, que l'on pourrait qualifier de « films d'horreur d'auteur » qui naviguent à la frontière de plusieurs sous-genres de l'épouvante, se trouvent **The Babadook** (Jennifer Kent, 2014), **It Follows** (David R. Mitchell, 2015), **Hereditary** (Ari Aster, 2018) et les films de Jordan Peele. Le film d'horreur indépendant marquant de l'année 2020 est assurément la coproduction anglo-américaine **His House**, premier long métrage du réalisateur britannique Remi Weekes, auparavant actif dans le monde publicitaire.

L'histoire est celle de Rial et Bol, deux réfugiés du Sud-Soudan ayant réussi, de peine et de misère, à parvenir au Royaume-Uni pour y demander l'asile. Durant l'évaluation de leur candidature à la résidence permanente, ils vivent dans un taudis en banlieue de Londres qu'ils ont ordre de ne quitter sous aucun prétexte. La moindre incartade peut être punie par la déportation. La situation du couple, déjà précaire, est progressivement rendue invivable par

une mystérieuse présence malveillante qui les a suivis depuis leur pays d'origine et qui les tourmente au moyen de visions terrifiantes.

La plus grande force de **His House** est son récit, fonctionnant sur tous les plans. La prémisse est ingénieuse et à la hauteur des attentes, les péripéties s'enchaînent avec rythme, les niveaux de lecture sont multiples, les personnages principaux, attachants, tout en demeurant complexes, le réalisateur ayant évité d'en faire d'immaculées victimes martyrisées par une diabolique société d'accueil. Le film ne sombre pas dans le manichéisme, si bien que le spectateur en vient à se demander si le personnage de Bol n'est pas plus bourreau que victime. L'histoire est truffée d'ambiguïtés morales et contient une révélation pour le moins renversante, qui modifie totalement le regard du spectateur sur les protagonistes. Le film pose des questions éthiques délicates sur ce qui est acceptable en situation de survie et mêle habilement la culpabilité des personnages à d'anciennes légendes africaines.

His House est un film dans lequel les humains peuvent se révéler aussi abominables que la créature démoniaque hantant les protagonistes. Comme dans plusieurs récits horrifiques réussis, le monde réel s'avère aussi inquiétant que les événements

surnaturels auxquels sont confrontés les personnages, comme en témoigne cette scène où Rial se perd dans les rues de sa banlieue inhospitalière et est humiliée par un groupe de jeunes dont le membre le plus xénophobe est lui-même afro-britannique. Cette séquence troublante, filmée en caméra à l'épaule et appuyée par un univers sonore claustrophobe, est particulièrement cruelle parce qu'elle joue avec les attentes de « solidarité ethnique » de Rial, pour ensuite révéler à quel point elle est isolée dans ce nouveau pays.

Au final, un peu comme dans les films de George Romero, les éléments surnaturels du long métrage sont autant de métaphores des drames humains. Les apparitions pourchassant le couple peuvent aussi bien incarner le stress post-traumatique, le mal du pays que la « culpabilité du survivant ». La scène finale, d'une beauté mélancolique déchirante et qui vaut à elle seule le détour, exprime visuellement cette culpabilité du survivant. Enfin, **His House** étant un récit psychologique, il reste la possibilité que les éléments horrifiques n'aient été que le fruit de l'imagination des protagonistes, dont la chute vers la folie est montrée par des moments de bravoure finement dirigés. Le seul reproche que l'on pourrait faire au film serait son usage excessif d'effets gores ou numériques. La mise en scène de Weekes, dans l'ensemble subtile, souffre de ce trop-plein de détails alors que la peur repose surtout sur ce qui est invisible. **BE**



Royaume-Uni-États-Unis / 2020 / 93 min

RÉAL. ET SCÉN. Remi Weekes **IMAGE** Jo Willems **MUS.** Roque Baños **MONT.** Julia Bloch **PROD.** Aidan Elliott, Martin Gentles, Ed King, Roy Lee et Arnon Milchan **INT.** Wunmi Mosaku, Sope Dirisu, Javier Botet, Matt Smith, Emily Taaffe **DIST.** Netflix